

Brèves littéraires

Brèves

Entre ciel et mère

Andrée Casgrain

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Casgrain, A. (2001). Entre ciel et mère. *Brèves littéraires*, (57), 17–21.

ANDRÉE CASGRAIN

Entre ciel et mère

J'accélère le pas jusqu'à la clôture ajourée. Personne aux alentours. Sur la pointe des pieds, d'un œil indiscret, je reluque l'absence. J'ai l'impression d'être chez moi. Je pourrais entrer, mais je préfère m'asseoir sur le parvis. Derrière, le cloître. Devant, la prison.

J'attends... comme si elle m'avait donné rendez-vous. Odeur d'encens, silence et glissement de pas. Trois fois, je frappe ma poitrine. Par sa faute, par sa très grande faute... Les cloches, dans leurs grandes envolées, ont emporté nos éclats de rire — parce qu'il y en a eu —, nos complicités, mon enfance et tout l'amour que j'avais pour elle, ma mère. Son carême fut quotidien et le retour des cloches n'a jamais annoncé la résurrection de nos liens. Et j'attends comme j'ai toujours attendu qu'elle m'ouvre. Un jour, elle s'est emmurée, sans moi. Voilà son nid, son refuge, son repaire.

Pendant des années, mon corps tout entier dégageait un effluve d'encens, comme celui des pompistes l'essence. Je passais des heures dans cette chapelle. Enchaînée à sa misère, je l'accompagnais toujours pour veiller pendant une heure, parfois deux, le saint Sacrement. Je la regardais contempler le vide en s'éloignant davantage de moi. Les sœurs cloîtrées, le

visage voilé, les bras plongés dans des manches larges comme des ailes repliées sur leur poitrine, déambulaient derrière un grillage. Elles consacraient leur vie à Dieu. Leurs chants aigus le louangeaient continuellement. D'un filet de voix, je suppliais ma mère de me libérer.

Le ciel est bleu et rien ni personne ne m'oblige à rester ici. Pourtant, je réclame ce moment de répit, de repos. Je nous revois, la mère et l'enfant. A-t-elle déjà tenu ma main ? Pourquoi ce supplice maintes fois répété, des longues heures à quémander l'impossible ? Que signifie ma présence dans ce lieu ?

Un après-midi de canicule, coiffée d'un chapeau de paille et gantée de dentelle, je suivais dans l'allée, bon gré mal gré, ma mère, ma sainte mère. Pour jouir davantage du moment et de l'endroit, elle choisit le banc du centre. Elle s'y glissa et comme d'habitude pendit sa sacoche au crochet du dossier avant, puis coinça ses gants au même crochet. Forte de l'exemple, je fis de même. Dieu sait comme elle y tenait. Agenouillée, le menton appuyé sur ses mains jointes, le dos voûté, elle portait sur ses épaules tous les péchés du monde. Elle demeurait ainsi dans un halo sacro-saint quasi toute l'heure d'adoration et m'oubliait. Lors des cérémonies religieuses, ma mère ne m'appartenait plus. Dieu la visitait. Tout obnubilé qu'il était à écouter ma mère le remercier de la faire souffrir, le Vieux se foutait bien de mes Je vous salue Marie. Grâces lui soient rendues !

En attendant la fin des retrouvailles, je pouvais, dans l'anonymat, passer de la station à genoux à

la position assise sans qu'elle ne fronçe des sourcils. Plus d'ébats de ma part auraient été téméraires. Je n'avais nulle envie de subir la réprobation d'un Dieu impatient. Pour mieux me confesser, je troquais à des copines plus imaginatives mes fautes vénielles contre des péchés plus originaux que mortels. Ces échanges me valurent plus d'un chemin de croix. Lasse d'un tel cirque, je tirai ma révérence.

Mais cet après-midi-là, j'étais sage comme une image. Ma robe de coton collait au dossier du banc. Je me laissai glisser sur les fesses et je posai les pieds sur le crochet où pendaient mes gants. Ainsi installée, je fixais le plafond où les anges flottaient indolemment sur des nuages. Je m'imaginai mal passer l'éternité, assise à droite ou à gauche du Père, à l'éventer. Et là, béatement, je croisai la mère de tous les vices : l'oisiveté. Au début, je m'efforçais de garder les paupières grandes ouvertes puis, pour mieux l'apprécier, je les fermais. Elle me berça de drôles de rêves. Comme Dieu sait tout, voit tout, sans doute s'aperçut-il le premier de ma fugue. Il en avisa ma mère qui, brusquement, revint sur terre pour me rappeler à l'ordre.

En adoptant une bonne attitude, celle qui n'éveille pas les soupçons, lors des rendez-vous subséquents, les heures de contemplation, que je partageais avec ma nouvelle complice, l'oisiveté, devinrent quasi une partie de plaisir. Ma vie changea du tout au tout. Les mains jointes, les yeux fermés, la tête légèrement inclinée, ma mère croyant en mon état de grâce s'apitoyait sur sa propre misère.

À l'encontre de ce que pouvait bien penser ou dire ma révérende mère, ma nouvelle alliée accaparait, quelquefois à mon insu, tout ce qui me tenait à cœur. Dès que je m'activais, me projetais vers l'avenir, elle me rappelait sa présence et tout le temps que nous avions à perdre. Elle connaissait des chemins qui ne mènent nulle part. Ma mère, elle, n'empruntait que des voies célestes. C'est ainsi qu'un jour, je découvris, confondue entre un ciel tout bleu et un champ de myosotis, l'école buissonnière. Les bras croisés sous la nuque, les yeux grands ouverts, je voyageais sur un océan où, Dieu m'en soit témoin, les religieuses et ma mère n'avaient pas leur place. Au retour, l'orage grondait. Déboussolée, la tête dans les nuages, à peine avais-je posé le pied par terre que ma mère déblatérerait sur ma complice qu'elle souhaitait me voir renier. J'entendais les « t'aurais pas dû ; j'aurais donc dû ; t'aurais pu ; t'as pas de cœur ». Si, j'avais un cœur, mais il n'était pas à l'ouvrage. Pour en prendre soin, je l'autorisais à prendre l'air, à fuir le mortel quotidien. Trop tard, le mal était fait.

Je devins dépendante de la mère de tous les vices même qu'au vu et au su de tous, comme une figure de proue, elle me précédait. C'est à partir de ce moment que ma bonne mère douta de mes capacités. Suspendus de force à ma camisole, la sainte Famille, saint Christophe, saint Jude et sainte Anne avaient pour mission de veiller sur ma personne. Tant de médailles alourdisaient mon pas et, pour m'alléger, j'abandonnai définitivement celle de la meilleure élève et celle de la première de classe. Dès lors, les pauvres saints, pas plus férus d'études que moi, ne savaient plus à qui me vouer. J'allai au diable et fis

damner ma mère. Les anges bleus ou roses ne déployaient plus leurs grandes ailes dans les marges de mes cahiers. Dorées ou argentées, les étoiles scolaires filèrent vers d'autres cieux.

Il y eut un temps où les choses ne se passaient pas ainsi. Pas tout à fait, il me semble. Quand a-t-elle opté pour cette galère, pour ce besoin du don total, cette abnégation absolue ? Pour être certaine que sa vie soit bien un calvaire, ma mère portait un cilice. Le cancer qui la rongait ne suffisait pas. Quelle faute avait bien pu commettre ma mère ? J'ai détesté Dieu d'exiger autant de cette femme à qui je devais tout. J'aurais souhaité que Satan n'en fasse qu'une bouchée.

Mais Dieu s'incrusta dans le cœur de ma mère. L'égoïste l'entraîna dans son Paradis pour s'assurer que nos regards ne se croisent jamais plus. À la recherche du moindre mot qui puisse m'apprendre ce qui m'échappe, je me bute à cet ogre qui a tout ingéré. Aucune bribe de conversation entre ma mère et moi ne me vient à l'esprit. Elle marchait d'un pas si rapide que bien avant de l'avoir rejointe, les mots lancés à la volée avaient été récupérés par un esprit quelconque.

Sur le parvis de la chapelle, un relent d'encens, de mort en suspens, m'étouffe. Il fallait que je revienne ici pour la saluer, pour lui dire... À quoi bon chercher à m'interposer entre ciel et mère ? Mieux vaut rompre à jamais ces liens maudits. Mon salut est ailleurs.